

CINEMA

# Touche pas à mon pétrole!

Une histoire d'espionnage et de terrorisme, d'intérêts pétroliers et de manipulations politiques. Dans "Syriana", cela est prétexte à un regard critique sur le monde d'aujourd'hui.

A l'Utopolis

Comment rendre compte d'un film, dont l'enchaînement de scènes appartenant à de multiples trames forment un enchevêtrement complexe économique, politique et guerrier? En tant que spectateur, on cherche encore à saisir les implications d'un dialogue entre hommes d'affaires washingtoniens, qu'on se trouve déjà en plein Beyrouth, nez à nez avec des gardes islamiques en train d'enlever l'agent secret Bob Barnes (George Clooney). Bien sûr, "Syriana" raconte une histoire et se termine avec un dénouement dramatique, comme tout bon "thriller". Mais peu de thrillers font naître une telle envie de revoir le film, même si on en connaît la fin, pour mieux saisir tel détail, telle explication, tel dialogue. C'est qu'au delà de deux heures d'action époustouflantes, "Syriana" dresse un tableau du Proche-Orient, de l'univers du pétrole, du monde moderne.

Nous, consommateurs occidentaux de pétrole, sommes confrontés à une réalité pour ainsi dire de l'autre côté de la pompe à essence. L'émir de Syriana est montré comme hôte

généreux pour ses invités à Marbella, mais aussi comme autocrate qui exploite les richesses naturelles et les travailleurs immigrés pour son propre bien et celui des compagnies de pétrole. Celles-ci s'inquiètent des réserves d'hydrocarbures qui s'épuisent et des nouveaux acteurs qui apparaissent, tels la Chine, grande consommatrice. Que le

prince Nasir accorde une concession aux nouveaux venus, et les acteurs attirés comme la société texane Connex réagissent. Ils font jouer leurs relations dans les circuits gouvernementaux américains, jusque dans les services secrets. Au centre du réseau: le "Comitee for the Liberation of Iran" - où convergent les intérêts commerciaux des compagnies



Dialogue des civilisations? Le prince et son nouveau conseiller.

pétrolières et les intérêts stratégiques présumés des Etats-Unis.

Les intrigues des costumes-cravates washingtoniens, qui entrecouper les scènes d'action aux quatre coins du globe, sont à vous donner le vertige. Même la présence de l'"afro-american lawyer" de service (Jeffrey Wright) n'y change rien, bien au contraire - le film présente les jeux de pouvoir américains comme uniformément maléfiques. Quant au jeune consultant Bryan Woodman (Matt Damon), qui soutient les projets de réforme de Nasir (Alexander Siddig), on se demande jusqu'à la fin s'il a changé de vision du monde ou juste changé de patron.

Le portrait que "Syriana" brosse du monde islamique, s'il est loin d'être rose, est bien plus nuancé et innovateur. Cela va de la jeune femme iranienne en jeans moulant de la première scène jusqu'au sympathique prince Nasir, qui voudrait introduire la démocratie et l'égalité des droits pour les femmes. Mais jusqu'où va son progressisme? Après tout, il se situe dans une logique d'efficacité économique. Ainsi, son projet de démocratie ne se rapporte sans doute qu'aux Syrianiennes de souche. Les travailleurs immigrés, qui font tourner l'industrie du pétrole, sont et resteront des exclus.

Avec beaucoup d'empathie, le film attire l'attention sur cet aspect méconnu de la prospérité des émirats. Wasim (Mazhar Munir) est l'un de ces jeunes Pakistanais tenus en situation de quasi-esclavage par leurs coréligionnaires syrianiens. Le personnage gagne rapidement le coeur du public, avant de succomber à la tentation de l'islamisme. A ses côtés, le "frère" barbu, chaleureux et ... coach de l'équipe des kamikaze.

Le finale du film est dédoublé: d'abord le macchiavéllisme et la technologie occidentaux semblent triompher des velléités d'indépendance orientales. Mais la riposte ne tarde pas. Cela nous invite à réexaminer les termes du choc des civilisations. Il s'agit plutôt d'un choc des barbaries, le terrorisme aveugle ne faisant que répondre à une machine de guerre économique toute-puissante. Dans "Syriana", ceux qui cherchent leur chemin entre les deux finissent par se faire écraser. Et dans la réalité?

Georges Clooney estime que son film n'a pas à faire la leçon, mais peut initier des discussions. Mission accomplie.

Raymond Klein

TIERISCHES

# Die Geißen die ich rief ... bleiben

Hunde, Ziegen, Hühner und ein ausgestopfter Hirsch sind die Musen von Dany Prum - allerdings nicht nur auf Leinwand.

**woxx:** *Eine Zeit lang waren deine Arbeiten eher konzeptueller Natur. Warum bist du jetzt wieder bei der Malerei gelandet?*

**Dany Prum:** Aus Lust einfach ... Die Malerei hat mir plötzlich sehr gefehlt. Doch der Begriff "konzeptuell" ist ein bisschen unglücklich: Denn immer, wenn etwas entsteht und man eine Idee hat, kann man von Konzept reden. Es gibt eigentlich nichts, was ich mache, das nicht irgendwie konzeptuell wäre. Zwar verlangt die Malerei eine andere Technik als etwa die Video-Kunst, aber es stehen nicht unbedingt völlig andere Ideen dahinter.

**Gibt es gemeinsame Ideen zwischen vorher und jetzt?**

Insgesamt ist in meinen Filmprojekten, so zum Beispiel bei "Piggys Daydream", die Ästhetik, das Bildhafte sehr präsent. Ich habe mich in meiner Arbeit lange Jahre über die Konsumgesellschaft lustig gemacht, so auch im Film "Piggys Daydream", der als Peepshow gezeigt wurde. Peepshows sind Konsum. Die Sache mit den Tieren ist entstanden vor einer Reihe von Jahren als ich mit Jerry Frantz im Lux-Basar eine Anzeige gemacht hatte nach dem Motto: Lassen sie ihren Vierbeiner vom bekanntesten Künstlerpaar Jerry Frantz und Dany Prum porträtieren. Auch das hat mit Konsum zu tun. Einerseits werden Tiere überall misshandelt. Andererseits, und

das verulkt auch das jetzige Projekt, werden die Tiere verhätschelt. So habe ich zur Zeit Ziegen im Haus. Ich nehme also auch mich selbst auf die Schippe, denn die Aussagen entstammen meiner eigenen Erfahrung.

**Die Ausstellung heißt "Die Geißen die ich rief". Inwie-**

**weit hast du sie denn gerufen?**

Der Titel bezieht sich auf mein Privatleben. Wir hatten ein Grundstück mit zwei Schafen, Tobby und Margret, und ich dachte mir, dass wir noch ein Schaf bräuchten. Dann haben wir drei Schafe und fünf Ziegen gekauft, die wiederum



Dany Prum hat alle Hände voll zu tun. (Foto: Renée Wagener)

**Wie gehen Tiere damit um, dass man sie malt, denn sie könnten ja auch abhauen?**

Ich habe verschiedene Methoden. Ich muss teilweise mit Fotos arbeiten, was nicht ideal ist. Ich merke, dass man die Tiere wirklich kennen muss, ihren Charakter.

**Sind die Hühnerbilder die einzigen Bilder, die wirklich ironisch sind?**

Ironisch sind für mich auch die Hunde auf den Sesseln, vielleicht ist die Ironie eher versteckt. Und wer macht schon auf diese Weise Schaf-Porträts. Die Hühnerbilder sind im Sommer entstanden. Es war warm, da bin ich echt ein bisschen ausgeflippt. Hier ist die Ironie offensichtlicher.

**Die Hunde auf den Sesseln sprechen diese Darstellungen nicht ein spezielles Publikum an? Sind sie nicht zu gefällig?**

Ich weiß es nicht. Es gibt wahrscheinlich Leute, die sagen: Ich kaufe kein Portät von einem fremden Hund. Ich weiß nicht, ob man sich zu viele Gedanken machen sollte. Ich habe das Projekt auch aus Spaß gemacht.

Christiane Walerich

Noch bis zum 2. April in der Galerie Dominique Lang in Düdelingen.